

*Lorsque j'ai écrit ma propre histoire, Ne le dis pas à maman, je ne pensais pas qu'il en existait de pire. Malheureusement, j'avais tort. Depuis la sortie de ce témoignage, j'ai reçu de nombreux courriers et e-mails me parlant d'enfances douloureuses et abîmées. J'en ai adapté trois en livres.*

*Mais rien ne m'avait préparée à l'histoire de Jackie. Son e-mail me rapportant les faits à l'état brut de son passé m'a plus que touchée. Il m'a horrifiée, bouleversée. À vrai dire, aucun mot ne peut réellement décrire ce que j'ai ressenti.*

*Suivirent des coups de téléphone et plusieurs e-mails avec les éditions Penguin qui, quelques mois après le message de Jackie, acceptèrent de publier son histoire. Je pris un train pour le nord de l'Angleterre afin de la rencontrer.*

*C'est une petite femme charmante aux grands yeux bleus et au large sourire qui m'accueillit à la gare. J'avais envie de la serrer dans mes bras. J'étais stupéfaite par ce sourire chaleureux et engageant qu'elle était encore capable d'offrir après ce qu'elle avait vécu.*

*Ce soir-là, armée d'un cahier et d'un stylo, je l'écoutai combler les blancs de son e-mail.*

*Pourquoi personne ne m'a aidée ?*

*Ce n'est pas Jackie mais moi qui eus besoin de faire des pauses durant cette révélation.*

*Nous avons passé deux jours ensemble. J'avais rempli deux cahiers, mon bras était tout engourdi, et je me sentais à la fois épuisée et soulagée : épuisée d'avoir entendu des atrocités que je n'aurais pu imaginer, et soulagée que Jackie ait réussi à surmonter le traumatisme d'une enfance aussi terrible. Par-dessus tout, j'admirais la force qu'elle avait puisée pour y arriver.*

*J'estime que de telles histoires se doivent d'être racontées afin que les personnes maltraitées comprennent qu'elles ne sont pas seules. Tant que les enfants n'oseront pas parler et seront prisonniers de la honte des actes qu'ils subissent, leur maltraitance sera toujours présente dans notre société.*

*Alors, merci, Jackie, d'avoir été assez courageuse pour me raconter ton histoire. Tu es une femme exceptionnelle, et j'espère y avoir fait honneur.*

*Toni Maguire*

# 1

Une image me hante depuis trente ans. Elle me vient quand je suis assoupie et que je ne contrôle plus le flux de mes pensées. Mais elle surgit aussi lorsque je mange, regarde la télévision ou glisse dans ce que j'espère être un sommeil sans rêves.

C'est celle d'une pièce dans laquelle une enfant nue se tient debout. Cette petite fille est immobile, silencieuse, pétrifiée. Je sais qu'elle s'efforce de penser à quelque chose, n'importe quoi, qui l'emmènerait loin de cet endroit sinistre dont elle ne peut s'enfuir.

Dehors, le soleil brille, sa chaleur rayonne dans les murs de brique de la pièce, mais elle tremble.

Elle enveloppe son petit corps de ses bras et hausse ses épaules anguleuses jusqu'à ce qu'elles touchent presque ses oreilles. Elle attend ; elle sait ce qui va se passer. Pendant un temps, elle n'entend plus que les battements de son cœur. Soudain, le silence est brisé par ce bruit qu'elle a appris à détester.

*Clic clic.* Une lumière vive éclaire la pièce et révèle ses murs nus et ses affreuses chaises métalliques.

La petite fille ferme fort les paupières pour ne pas être éblouie.

— Ouvre les yeux, Jackie. Ouvre-les grands pour tonton, dit la voix qu'elle reconnaît.

Consciente de ce qu'elle s'apprête à voir, l'enfant obéit à contrecœur et se retrouve face à l'objectif froid et vide de l'appareil photo.

Durant cette période de plusieurs années que j'ai nommée « quand ce qui est arrivé est arrivé », cette petite fille m'appelait, me demandait de l'aider, mais, refusant de faire face à cette vision, j'ai toujours tenté d'ignorer ses supplications.

D'autres images, d'autres souvenirs cherchent à se manifester à la suite de celui-ci, mais je les en empêche.

Seulement, parfois, je n'y arrive pas.

Il a sûrement dû y avoir des moments où j'ai été une enfant heureuse. Une petite fille qui rit aux éclats quand son père la fait tourner dans les airs ; qui racle le saladier ; qui mange une pâtisserie tout droit sortie du four ; qui fait un souhait en soufflant les bougies de son gâteau d'anniversaire ; qui construit des châteaux de sable sur la plage ; qui accroche une chaussette à la cheminée, qui aide à décorer la maison pour Noël et pousse un cri de joie en ouvrant un joli paquet-cadeau. D'après ma mère, j'ai connu de tels moments, mais je ne m'en souviens pas.

Chez mes amis qui ont de jeunes enfants, je distingue les sons qui composent l'essence d'un foyer heureux : le rire spontané des petits, les voix qui s'interpellent, le bruit matinal des dents qu'on brosse derrière la porte de la salle de bain, et les chansons préférées qu'on chantonne pour accompagner la radio. Dans ces moments, je me demande si ma famille a connu la même chose.

J'observe avec curiosité l'air triomphant d'un tout-petit qui fait ses premiers pas, et la confiance de celui qui est tombé et qui réclame les bras de ses parents pour avoir un baiser consolateur. Je contemple ces sourires éloquentes

que les mères offrent à leurs enfants, et eux, baignant dans tout cet amour, ils leur adressent une risette radieuse en retour. Ai-je un jour été une telle enfant ? Je ne pense pas.

J'aimerais me persuader que, bébé, mon monde était un endroit chaleureux et sûr où, bercée par la voix de ma mère tout au long de la journée, je me sentais aimée et en sécurité. Et la nuit, lorsque je m'assoupissais, peut-être étais-je bercée par les notes argentines du mobile qui pendait au-dessus de mon lit. Quelque chose en moi a besoin d'imaginer que mon sommeil était sans rêves, paisible. Que ma mère me câlinait en gazouillant dans mes petites oreilles roses avant de me poser dans mon lit. Mais j'ai beau m'efforcer de garder cette image en tête, elle finit par m'échapper, car, évidemment, mes souvenirs ne remontent pas si loin.

Je tente souvent de regarder par le minuscule trou de serrure qui donne sur la période précédant mes cinq ans – quand tout a commencé –, à la recherche d'un flash de ce petit bout de passé vécu dans l'innocence. De temps à autre, un souvenir que je n'ai pas réussi à supprimer me parvient, et ce que je vois m'éclaire un peu. D'autres fois, le chagrin est si grand que je peux à peine y jeter un rapide coup d'œil avant de m'en éloigner frileusement.

La nuit, des images floues, ténébreuses, et un sentiment de perte de contrôle se glissent dans mon subconscient et me tirent du sommeil. Ces rêves m'effraient, mais l'un d'eux est pire que tous les autres, celui qui revient depuis toujours, celui dont les serres m'agrippent encore quand je suis réveillée.

Dans ce rêve, il y a une petite fille. Je ne la vois pas, je ne fais que ressentir sa présence. Elle se trouve dans une pièce sans fenêtre. Elle sait qu'il y a une porte, mais elle ne la voit pas, car l'obscurité l'a aveuglée. Elle ne cesse de faire le tour de la pièce en courant, les bras tendus

devant ; ses doigts cherchent désespérément sur les murs une surface lisse ou une rainure dévoilant l'emplacement de la porte. Elle est consciente que, si elle ne la trouve pas, quelque chose de terrible va arriver.

Dans mon sommeil, elle me transmet sa panique et son angoisse, et je ressens ce qu'elle ressent. Je perçois le fait que quelqu'un d'autre est là, quelqu'un qui a l'intention de la détruire. Terrifiée, je m'apprête à crier.

C'est là que des mains glaciales couvrent ma bouche pour étouffer le bruit. Un poids comprime ma gorge et m'étrangle. Je tente de me dégager pour reprendre mon souffle. Une voix m'appelle et, soudain, je me retrouve sous la lumière vive de ma chambre : chez moi, je n'éteins jamais. Mes doigts agrippent les couvertures tandis que ma bouche s'emplit de ce goût âcre : l'horrible goût de mon enfance.

Je fouille des yeux ce décor familier et, l'espace d'un instant, je crains que le monstre de mon cauchemar ne m'y ait suivie. Mais la lampe de chevet éclaire chaque recoin de ma chambre et je constate qu'elle est vide.

Je ne suis pas rassurée pour autant.

## 2

Parfois, au petit matin, ce rêve me réveille, et je lutte contre le sommeil, de peur qu'il ne revienne. C'est dans ces moments-là que les fragments de mon passé s'imposent à mes pensées et me tourmentent en me faisant ressentir, encore et encore, la douleur avec laquelle j'ai vécu si longtemps. Allongée sur mon lit, les mains nouées autour de mon oreiller, je fouille mes souvenirs, à la recherche de l'enfant que j'ai été. Cette petite fille qui, lorsqu'elle est venue au monde, n'avait pas conscience des horreurs qui l'attendaient. J'aimerais lui poser une question, puis lui dire de me quitter à jamais. Mais j'ai beau tout essayer, je ne la trouve pas.

Lorsque ce rêve laisse derrière lui une peur et une angoisse qui font battre mon cœur plus vite et que mes mains deviennent moites, je sors du lit et me dirige vers le placard où se trouve sur des feuilles de papier la preuve de l'existence de cette fillette. Ce n'est pas un journal intime cadenassé, dans lequel une jeune fille épanouie aurait étalé son enfance et son adolescence, mais des comptes rendus de psychologues et psychiatres des services sociaux sur papier à en-tête. Ces rapports rendent leurs avis, leurs diagnostics et leurs remarques. Le tout a été rassemblé

dans un austère classeur à levier qu'on m'a donné une fois adulte. Je m'en empare et tourne les pages.

Le premier rapport sur lequel je tombe décrit un entretien avec un psychologue vers lequel mon école nous avait envoyés, mes parents et moi. Le psychologue y écrit moins sur l'enfant dont on lui a demandé d'analyser le problème que sur les détails fournis par les parents.

Ma mère l'a informé que, dès que j'ai commencé à marcher, je suis peu à peu devenue une enfant difficile. Une enfant désormais nerveuse et grognon, qui se réveillait en sursaut et pleurait au moindre bruit. L'homme n'a pas demandé si un changement quelconque s'était produit dans la vie de cette petite fille ou si mes parents se souvenaient d'un événement qui aurait déclenché ce stress.

Mais lorsque ce premier psychologue a rencontré l'enfant dont il avait fait si peu de cas, les dégâts avaient déjà fait leur effet. La fureur, un sentiment des plus intenses, avait déjà commencé à sourdre en elle.

Ce n'était d'abord qu'un soupçon, parfois dissimulé par son sourire ou son babillage, alors qu'elle apprenait à former des mots et des phrases. Personne ne la voyait ; pourtant, la fureur était bien là. Mais les sentiments n'ont pas besoin de mots pour exister : ils sont remisés dans un coin de notre esprit, inqualifiables mais présents.

Et la colère que ressentait cette petite fille, une colère clairement affichée dans ce dossier, était dirigée contre la personne la plus importante dans sa vie : sa mère. Si elle se retrouvait seule dans une pièce, ses hurlements de frustration emplissaient la maison. Quand on la nourrissait, elle jetait tout par terre. Elle ne dormait que si on lui laissait une veilleuse. Plus elle grandissait, plus sa fureur en faisait de même, jusqu'à éclater un jour.

Lorsqu'on m'a donné ce dossier, je me suis posé la même question que mes parents avaient posée aux nombreux spécialistes qui m'ont rencontrée. À quel âge

la fureur, le désarroi et la peur, sentiments autodestructeurs, s'insinuent-ils dans l'esprit d'un enfant au point de le perturber ? Oui, ils ont posé cette question, mais ils n'ont pas demandé pourquoi ces sentiments étaient là.

Aujourd'hui, je connais la bonne réponse : « Au moment où le monde adulte trahit l'enfant, ce qui bouleverse son impression de sécurité. » Mais celle-ci n'a jamais été formulée. Je me demande ce que le spécialiste leur a dit à la place. Quelle que soit cette réponse, elle n'apparaît pas dans le dossier.

En revanche, sur les quelques années qui ont suivi, les psychologues ont signalé mes différentes angines, sans jamais considérer leurs raisons, et ont rédigé des pages et des pages louant la patience de mes parents face à leur fille à problèmes.

Les spécialistes auxquels j'ai été confrontée ont noirci feuille après feuille, de leur langage clinique totalement impersonnel, au sujet de ma chute : d'un enfant de trois ans perturbée à une adolescente dérangée.

Mais, à l'instar de mes parents, aucun de ces spécialistes ne m'a un jour posé *la* question : pourquoi ? Pourquoi une enfant provenant d'un foyer visiblement si parfait affichait-elle tous ces symptômes ? Les faits étaient devant leur nez, mais, au lieu de demander ce qui n'allait pas dans ma vie, ils posaient une autre question : qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Alors, incapables d'imaginer qu'une influence extérieure aurait pu en être la cause, ils me donnaient des Lego à construire et des puzzles à faire, comme si la façon dont j'allais m'y prendre avait pu dévoiler mon niveau d'intelligence et le mécanisme de mon esprit.

Enfin, je parviens au moment où l'on rapporte que tout le village parle de mon comportement et que mes parents me reprochent de faire honte à la famille. Ici, les mots se brouillent ; je ne peux pas lire davantage.

C'est toujours à ce passage que je repose le classeur, car le souvenir de cette période est encore trop vif. La lecture de ces mots impersonnels a encore le pouvoir de faire resurgir l'humiliation et la fureur que je ressentais alors. Je préfère ouvrir un petit paquet kraft, celui qui contient mes photos et celles de ma famille. Je les sors une par une et examine chaque image, comme tant de fois auparavant.

Une enfant est vêtue d'un short et d'un t-shirt, et ses cheveux blond filasse sont tirés en une épaisse natte. Sur une autre, entourée de visages gais, elle porte, pour un mariage hivernal, sa robe de velours bleu marine de demoiselle d'honneur. La voici de nouveau ; elle doit avoir sept ans et elle regarde son père avec un sourire timide. Il y a même une photo d'elle adolescente, en train de discuter avec sa mère dans le jardin, ne remarquant pas le photographe.

Évidemment, je sais que je suis cette fille, mais je ne me souviens d'aucune des fois où ces clichés ont été pris. Je scrute chaque image, à la recherche de l'enfant que j'ai été. Mais j'ai beau insister, ces photos sont celles d'une étrangère. Je perçois sa douleur et sa fragilité, mais je ne la connais pas.

Il y a un autre cliché ; il est retourné. Ma main reste suspendue au-dessus. Le désir de m'en emparer est aussi inexplicable que celui de gratter une croûte presque guérie pour la regarder saigner.

C'est la seule photo qui détient le pouvoir de me transporter dans le passé.

Vêtue d'une robe de coton rose et entourée de peluches, une petite fille fixe l'objectif. Elle n'a ni l'air timide, comme le seraient beaucoup d'enfants dans cette situation, ni agitée. Elle observe l'appareil sans ciller.

Mais pourquoi aurait-elle été timide ? Elle avait l'habitude. De nombreuses photos avaient été prises d'elle,

mais, évidemment, aucune n'apparaissait dans l'album de famille. À l'époque de cette photo, l'enfant avait non seulement déjà subi de graves sévices, mais elle endurait aussi le rejet et la trahison de ceux qui auraient dû la protéger.

Alors, l'image qui hante mes nuits est de nouveau sous mes yeux, douloureusement nette cette fois, et je suis incapable de la repousser.

— Voilà une gentille petite fille, entend-elle encore lui souffler cette voix.

La voix qu'elle reconnaît. Elle tente de voir d'où ces mots proviennent – elle sait qu'il est quelque part derrière le trépied et la lumière blanche –, mais elle ne saisit qu'une ombre à la place.

*Clic clic*, refait l'appareil photo.

— Souris pour moi, Jackie, dit la voix désincarnée. Baisse les mains, tourne-toi. Voilà, c'est mieux, c'est ça que je veux.

Chaque fois, elle lui obéit.

Enfin, la séance est terminée, et son oncle s'approche d'elle. Il est impeccable comme toujours, et ses épais cheveux châtain clair plaqués en arrière encadrent un visage étonnamment jeune. Il a la quarantaine, mais on le perçoit à peine derrière son bronzage provoqué à la fois par le soleil et les cabines à ultraviolets.

La petite fille regarde ce visage qu'elle connaît si bien, cette bouche à la lèvre inférieure pleine – une bouche trop petite pour ce visage aux traits anguleux et aux yeux bleus perçants – former les mots que seul cet homme lui dit.

— Tu es si gentille, et si jolie aussi... Voilà pour toi. Tu vois, ça ne t'a pas fait mal.

Il lui plaque dans la paume des bonbons, la récompense qu'on donne à un enfant qui s'est bien comporté. Des mains chaudes la caressent, passent dans ses cheveux, puis l'aident à se rhabiller.

*Pourquoi personne ne m'a aidée ?*

— Je t'aime, lui dit-il. Je t'aime comme ma propre fille. Quand tu n'es pas là, je regarde tes photos. C'est tout ce que j'ai jusqu'à ton retour. Viens là, ajoute-t-il en ouvrant les bras.

Elle obéit.

— Tu es si spéciale, murmure-t-il, entourant son petit corps de ses bras. Si innocente, si précieuse.

Et la fillette, se sentant de nouveau en sécurité, se serre contre lui, petite silhouette frêle appuyée contre un corps immense.